

PROFESSEUR A PONT-ROUSSEAU

Ce fut un trimestre plutôt pénible. Je n'avais aucune expérience dans l'enseignement. Etant titulaire de la classe, j'avais beaucoup de matières à enseigner. Pour le français ou le latin, pas de problème. Mais pour l'histoire, la géographie ou les Sciences, j'avais des lacunes importantes. En plus, j'étais surveillant de dortoir, et je prenais mon tour pour surveiller les récréations.

A cette époque, le supérieur était le Père Raymond DOMAS, le directeur le Père Pierre BOUCHET. J'étais un être hybride : un séminariste, mais trop âgé pour fraterniser avec mes élèves, un ensoutané mais sans accès aux activités des Pères.

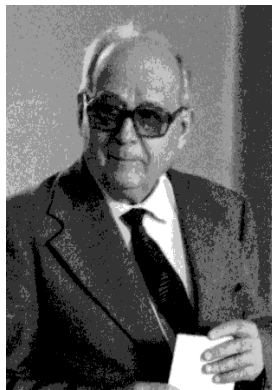
En classe, il y avait trois groupes d'élèves : les bons élèves, attentifs, silencieux, peu nombreux ; la grosse masse, pas tellement passionnée, un peu bavarde, suivant le mouvement ; et quelques « durs », intelligents, perspicaces, à certains moments vicieux, qui me menaient la vie dure.

Dans les matières où j'étais faible, les « durs » me posaient des questions sur les leçons auxquelles nous n'étions pas encore arrivés. Comme j'apprenais moi-même au jour le jour, je ne pouvais pas répondre sur le champ, je demandais d'attendre le lendemain pour avoir la réponse, et je pouvais lire sur les lèvres souriantes de l'élève le contentement de m'avoir marqué un but.

Les mêmes « durs » sévissaient au dortoir. Je dormais dans une petite alcôve séparée du dortoir par de simples draps. Certains ronflaient ou soufflaient : je sortais pour voir. Evidemment, dès que je m'approchais des lits, le bruit cessait aussitôt, pour reprendre dans l'impunité dès que l'avais regagné ma loge. La lutte était inégale, je capitulais, et le sommeil finissait par gagner mes souffleurs.

Sur la cour, ils venaient se camper devant moi, me demandant pourquoi j'étais venu à Pont-Rousseau. Je disais que c'était pour remplacer le Père Chauvin qui était fatigué. Il y en avait toujours un pour dire : « C'est faux, le Père Chauvin n'est pas fatigué, il n'est pas malade. Qu'est-ce que tu as fait pour qu'on t'envoie ici ? » Je redonnais la même réponse, une nouvelle question venait : « Pourquoi tu ne veux pas nous dire ? » Alors je m'éloignais en silence.

Tous les élèves savaient très bien que j'étais en punition. Je lisais dans le regard de certains la gentillesse, la compassion, ils faisaient tout pour me faciliter la tâche. D'autres profitaient de ma situation d'infériorité pour me faire sortir de mes gonds. Et je voyais de temps en temps, dans le lointain, le Père Bouchet qui observait tout cela avec philosophie, prêt à intervenir si c'était nécessaire.



Le père Antonin Bruyas

A la fin du trimestre, on me communique la décision du Conseil Provincial : je suis envoyé à Rome, au Séminaire Français, pour finir mes études et si possible y préparer une licence en théologie. Je devais certainement cette nomination à la bienveillance du Père Bruyas, provincial, mon compatriote, qui me connaissait bien, qui connaissait ma famille, du Père Cuq et du Père Delhommel, deux hommes de conciliation. C'est le Père Jean-Marie Favier, secrétaire du Conseil Provincial, qui m'avait remis la lettre. Il ne me connaissait même pas. En entrant dans son bureau, j'avais dû décliner mon identité.

AU SEMINAIRE FRANÇAIS DE ROME (oct. 61 – jan 63)

Le Séminaire Français est situé au centre de Rome, juste derrière le Pantheon, via Santa Chiara.

Il est confié depuis toujours aux Pères du Saint-Esprit.

On y envoyait habituellement les « grosses têtes », ceux qui pouvaient faire avec profit des études supérieures de théologie, futurs professeurs ou futurs évêques : de nombreux évêques et cardinaux français y avaient passé. Il y avait aussi quelques Spiritains, quelques MEP (Missions Etrangères de Paris), appelés à être formateurs dans leur congrégation. Il y avait encore quelques séminaristes en probation, bons élèves mais à l'esprit trop indépendant, que l'on envoyait là pour les mater. Car ce n'était un secret pour personne que le Séminaire français était un haut lieu de la pensée la plus traditionnelle. Les séminaristes appartenant à cette dernière catégorie étaient faciles à repérer après quelques jours de vie commune.

Le Supérieur était le père Henri BARRÉ, mariologue réputé. Vingt ans plus tard, on l'aurait certainement surnommé « Kojak » à cause de son crâne lisse et de sa grande taille. C'était un sportif : les jours d'été, en fin d'après midi, on le voyait revenir de la mer, sac de plage à l'épaule, rouge comme un homard. Les autres pères, tous spiritains, étaient dits directeurs au Séminaire français, c'est-à-dire essentiellement directeurs spirituels.

Il y avait le Père LECUYER, grand théologien, spécialiste de la théologie du sacerdoce et du diaconat. Il était aussi professeur dans quelque université. Inaccessible. En entrant chez lui, vous saviez déjà que vous l'importuniez. Assis devant sa machine à écrire, il se détournait légèrement pour vous parler et reprenait sa position dès que vous manifestiez la moindre velléité de partir.

Le Père LE DEAUT était une ombre. Grand spécialiste des antiquités juives, il passait son temps à scruter sur des microfilms les targums et autres mishnas. On le voyait passer dans les couloirs, absent, le regard caché derrière des lunettes noires, en route pour quelque bibliothèque sombre et poussiéreuse.

Le Père LARNICOL, canoniste à la retraite, était une espèce de Professeur Tournesol égaré dans le Droit.

Le Père DELAIRE était un gros auvergnat bougon et très à cheval sur le règlement. Un jour, je vais chez lui pour me confesser. Il me demande : « Etes-vous clerc ? » Je ne comprenais pas, je pensais qu'il parlait de clarté. Je lui dis que je n'ai pas compris. Il précise : « Etes-vous tonsuré ? » Je dis que oui. Il me dit : « Montrez ! » Je tourne la tête : rien, pas la moindre trace de

cette petite chose ronde qui à l'époque indiquait le clerc. Il me dit : « Revenez quand vous porterez le signe de votre cléricature. » Evidemment, je ne suis jamais revenu.

Il faut citer encore le Père SIMON, directeur spirituel en titre. Ses quelques enseignements étaient complètement intemporels. Lui-même était totalement déphasé. On vivait alors les débuts de la télévision. Il avait décrété que c'était un instrument du diable. Le seul usage qu'on pouvait en faire, c'était pour les discours du Pape, alors Jean XXIII, plus vivants lorsqu'il y a à la fois le son et l'image. Mais même dans ce cas le bon Père était assis sur sa chaise le dos tourné au poste, pour le cas où soudain une jolie speakerine aux formes trop italiennes serait apparue sur l'écran tentateur avant qu'il ait eu le temps d'éteindre la machine infernale...

LES COURS

Nous suivions les cours à la « Grégorienne », qui est l'Université des Jésuites comme l'Angélique est celle des Domini-cains. Nous y allions à pied, ce n'était pas loin.

Les cours avaient lieu uniquement le matin : les après-midi étaient réservés aux « répétitions » et au travail personnel. Entre les cours, on pouvait boire en vitesse un *capuccino* et prendre un peu de fraîcheur à la fontaine de *Trevi* toute proche.

Les cours se faisaient en latin. Or il ne suffit pas d'être fort en latin, comme je l'étais, pour comprendre ce qui est dit. Comprendre le latin parlé par un américain, si vous ne connaissez pas l'anglais, c'est impossible. Le latin parlé par un italien est un latin à la Cicéron, avec le sujet très loin du verbe, avec tous les mots mélangés, vous êtes perdus. Si c'est un espagnol, le débit est rapide et chantant, vous entendez la musique mais pas les paroles. Lorsque enfin le professeur est français, les mots sont aux places que nous connaissons, la tonalité est celle à laquelle nous sommes habitués, c'est ce qu'on appelle du « latin de cuisine », mais pas de problème pour comprendre. C'était le cas du Père Donatien MOLLAT, exégète français de renom, spécialiste de Saint Jean, et dont je recevais le message 5 sur 5. Seuls quelques professeurs allemands irréductibles refusaient de parler latin et s'exprimaient en anglais. Il paraît d'ailleurs que pour des sujets comme la pastorale ou l'histoire de l'art, le latin n'a pas les mots.

Je n'ai jamais compris pourquoi les Universités romaines se croyaient les meilleures du monde. En effet, quand on venait d'ailleurs, comme moi, pour étudier à Rome, on était automatiquement rétrogradé d'un an. J'aurais dû entrer en 4^e année, j'avais été admis en 3^{ème}.

Pour la théologie, la matière est exprimée en « thèses » : des énoncés brefs qui expriment une vérité de foi. Chaque thèse comporte : l'énoncé, les preuves d'Écriture, les preuves de Tradition, les opinions des adversaires, puis une réflexion approfondie sur la question. A la fin des 4 années, vous avez les « 100 thèses » sur lesquelles portera l'examen final.

Ce qui étonne, au début, c'est que parmi les « adversaires » il y a de méchants hérétiques, protestants ou autres gnostiques. Mais à la fin, les adversaires les plus récents sont les professeurs des autres Universités romaines. Le bon professeur dominicain qui enseigne à l'Angélique devient un adversaire chez les Jésuites de la Grégorienne. Et réciproquement ! *Vanité des vanités !* disait Qohelet.

La plupart des professeurs n'arrivaient jamais à terminer leur programme. Ils avaient tant de choses à dire. L'exégète qui doit enseigner tous les prophètes n'a même pas fini Isaïe quand le nombre de cours est atteint. Le professeur de patristique, spécialiste d'Origène, dit que c'est lui le grand penseur chez lequel tous les autres ont puisé. Toute sa patristique se réduira donc à Origène.

Et pour le reste du programme? car l'examen portera sur toute la matière. Il faut se débrouiller. Certains cours sont vendus à la boutique de l'université. sous l'autorité des professeurs. Des

résumés circulent aussi, mais uniquement en anglais, faits par les rares étudiants américains studieux.

Finalement cette formation romaine qui se pense supérieure aux autres est pleine de lacunes.

Pour remédier quelque peu à cela, certains pères du Séminaire étaient « répétiteurs », c'est-à-dire qu'ils reprenaient avec nous les cours de l'Université, en français. Malheureusement, c'était un programme indépendant qui n'avait pas grand-chose à voir avec celui de l'Université. Dommage, car les « répétitions » du père Barré étaient très claires et très intéressantes, mais hélas peu utiles pour l'examen de fin d'année.

VENUS DU MONDE ENTIER

Un des grands intérêts des études à Rome, c'est la rencontre de séminaristes du monde entier. On ne peut pas toujours bien communiquer à cause de la différence de langue, mais on trouve toujours quelques sud-américains ou européens de l'Est qui s'intéressent à la langue française et profitent des récréations pour améliorer leurs connaissances. Il y avait aussi des étudiants des Eglises orientales. Ils faisaient leurs études avant de se marier et d'être ordonnés. Car chez eux, un homme marié peut être ordonné prêtre, mais un prêtre, une fois ordonné, ne peut plus se marier : il faut le faire avant l'ordination.

La plupart des séminaires ont leurs habits distinctifs. Il y a beaucoup de variétés possibles : la forme ou la couleur de la soutane, la largeur et les couleurs de la ceinture, avec franges ou sans franges, les différentes coiffures : chapeau dur ou mou, à haubans ou lisse, rond ou ovale, béret français, basque ou belge...

Les plus élégants étaient les étudiants du Collège de la Propagande : soutane noire avec boutons rouges, les derniers en haut de biais rejoignant l'épaule. C'est en rencontrant un de leurs groupes que j'ai fait un jour la connaissance de Vital Yao, séminariste ivoirien : mais je ne me doutais pas que l'avenir allait nous rapprocher.

Les plus repérables étaient les allemands : soutane rouge, ceinture et chapeau noirs. Très demandés en ville par les touristes. Se faire prendre en photo avec un séminariste aux allures de cardinal devant la basilique St Pierre, c'est le rêve de tout pèlerin. Et quand le pèlerin en question est une belle étrangère blonde, ça devient aussi le rêve de tout séminariste allemand. Mais certains avouaient qu'à la longue c'était un peu lassant, de ne pas pouvoir se promener en ville sans être continuellement sollicité.

En cours, dans le grand amphithéâtre qui regroupe plusieurs centaines d'élèves, la soutane rouge devient très gênante : on peut savoir d'un coup d'œil combien de séminaristes allemands sont présents dans la salle et combien « sèchent » les cours. S'il y en a vraiment trop peu, le professeur peut signaler le fait au Supérieur du Germanicum. A l'époque, les étudiants allemands luttaient pour que la soutane rouge devienne totalement facultative.

Les américains étaient champions de la décontraction. Ils passaient les cours à lire les revues et magazines : *Life*, *Times*...etc. Les plus doués faisaient des résumés où se trouvait le minimum à savoir pour ne pas être recalé : les moins passionnés apprenaient tout par cœur quelques jours avant l'examen. Ils pouvaient ainsi passer plus de temps à des occupations moins ingrates, le sport par exemple. Les équipements sportifs et culturels de leur séminaire étaient impressionnants.

LA VILLE ETERNELLE

A Rome, il n'y avait pas que les cours. Il y avait beaucoup de temps libres. Ainsi, tous les jours en fin d'après-midi, nous pouvions faire la « passeggiata », la promenade, qui à Rome est une véritable institution. En fin d'après-midi, tous les Romains, toutes les Romaines, tous les étrangers vivant à Rome font du lèche-vitrines.

Les dimanches et jours de congé, nous pouvions visiter les places, les fontaines, les musées. Notre carte d'étudiant nous permettait d'entrer presque partout gratuitement. Et Dieu sait s'il y a à Rome des merveilles à voir dans les églises et les musées, quand on peut retourner plusieurs fois au même endroit sans avoir à se presser ni à vider sa bourse.

Pendant les vacances, nous étions quelques-uns à jouer aux guides pour faire visiter le forum ou le Colisée. Nous guettions les touristes français et leur propositions nos services. Une fois la leçon bien apprise, c'était facile. Et surtout, cela nous permettait d'avoir un peu d'argent de poche pour acheter nos livres. Quand les touristes savaient pourquoi nous étions là, ils étaient généreux.

VERS LE SACERDOCE

Les nuages amoncelés au-dessus de ma tête s'étant dissipés, j'ai été appelé aux ordres. Pour cela, on comptait moins le niveau des études que le nombre d'années de séminaire. Et j'étais dans la quatrième.

Pour l'admission au sous-diaconat, il y avait un examen à passer devant un représentant du diocèse de Rome, car les ordinations, demandées par les supérieurs des séminaires, étaient faites par l'évêque vicaire de Rome et ses adjoints.

N'ayant pas grande confiance dans la valeur des études dans certains séminaires, le Vicariat demandait un examen par ses services avant l'engagement définitif (représenté à l'époque par le sous-diaconat). Je me suis donc trouvé un jour devant un examinateur romain, un prêtre assez âgé dont le visage reflétait une grande douceur. L'examen se faisait en latin. Il me demande : *Cur habes barbam ? Pourquoi portes-tu la barbe ?* Dans un latin très francisé, je lui explique que je fais partie d'une Société missionnaire, que je souhaite aller bientôt en Afrique pour porter l'Évangile... Je n'ai pas parlé longtemps, et il ne m'a pas posé d'autres questions, ni de théologie ni d'exégèse. Il m'a félicité d'avoir choisi une si belle vocation et m'a déclaré admis. Il était tout ému.

Je suis donc devenu sous-diacre, après avoir fait le serment perpétuel en devant les autorités SMA, qui étaient encore à l'époque via dei Gracchi, non loin de la basilique St Pierre. C'était début mai.

Pour le diaconat, je n'ai aucun souvenir. Était-ce à Rome en fin d'année ? Était-ce à Lyon juste avant le sacerdoce ? Trou de mémoire.

Pour l'ordination, pas de confusion. C'était à Lyon, au 150, le 3 octobre 62, en la fête de Ste Thérèse de l'enfant Jésus. (Cette fête a été déplacée par la suite au 1^{er} Octobre) Ma famille était là, et beaucoup de prêtres originaires de mon village.



C'était une des dernières ordinations du Cardinal Gerlier, la dernière aux Missions Africaines. A cause de son grand âge, il ne venait plus comme il aimait le faire autrefois. Il avait accepté parce que j'étais son diocésain et que mon père avait beaucoup fait pour le diocèse. J'étais le seul prêtre. Il y avait plusieurs diacres : je pense à Deniaud, Rapetti, Bardelli, Cantino, Tillous, Guichard, Jaboulay. Mes camarades de cours avaient déjà été ordonnés.

Le lendemain, première messe au 150, en la fête de St François d'Assise. Il paraît que le Père Falcon, nouveau supérieur, a demandé qui m'avait appris à célébrer la messe : il manquait des signes de croix, lesquels dans l'ancienne liturgie de la messe étaient innombrables, trop innombrables pour être tous utiles. Et j'avais rattaché certains *per omnia saecula saeculorum* à ce qui précède et non à ce qui suit. C'était logique, puisque c'est la conclusion d'une prière, mais ce n'était pas liturgique !

LE CONCILE VATICAN II

Lorsque quelques jours plus tard j'arrive à Rome pour la deuxième et dernière année, toute la ville est en effervescence. Le Concile Vatican II vient de commencer.

Comme je viens d'être ordonné, le Supérieur me demande de célébrer une « première messe ». J'accepte volontiers, en lui demandant la permission de faire un petit bout d'homélie. Il est d'accord, bien que ce ne soit pas la coutume. Je me rappelle seulement que l'évangile du jour était un appel à la conversion. J'ai commenté en disant que nous étions tous appelés à nous convertir à tout moment, et que précisément le Concile allait être une invitation à toute l'Eglise de se mettre en cause et de se rajeunir. Le Supérieur n'a pas compris. Il y a eu une contestation du Séminaire et de son autorité. J'ai protesté de mon innocence, je me suis excusé de m'être peut-être mal exprimé. Il a mis ça en mémoire.

Le Séminaire français a été envahi par les évêques de France : plusieurs d'entre eux, anciens élèves de la maison, ont préféré s'installer ici, en terrain connu, par exemple le Cardinal Garonne, Mgr Maury, Mgr Ancel. Les séminaristes se sont tassés pour faire de la place. Des autels ont été installés dans les couloirs. La concélébration n'avait pas encore été rétablie, chaque prêtre devait célébrer « sa » messe. Nous, simples prêtres de la maison, allions célébrer chaque matin dans une

église voisine. Il y avait 6 ou 8 autels, je ne sais plus, dans les chapelles latérales. Dans la nef, sans bancs comme la plupart des églises romaines, une grappe de vieilles femmes toutes vêtues de noir. Elles étaient à l'affût des consécration. Dès que dans une des chapelles le prêtre élevait l'hostie, elles se précipitaient toutes et se mettaient à genoux. Dès que le calice était reposé, elles regardaient si une autre consécration n'était pas imminente à un autre autel, et cette (petite) grappe humaine se précipitait de ce côté.

Comme tout le monde, nous suivions avec passion les débats du Concile, la liberté de parole qui cherchait à s'y exprimer, les réformes qui se préparaient. Nous attendions avec impatience les articles de Henri Fesquet dans *Le Monde*. Nos hôtes ou d'autres personnalités conciliaires venaient nous faire des conférences. Un soir, nous avons eu le Père Congar. Il était intéressant, un peu abstrait. Une autre fois, c'était Karl Rahner : il a parlé anglais, je n'ai rien compris, mais je crois que les bons anglophones n'ont rien compris non plus. Nous avons eu le Père Daniélou qui nous a parlé de tous les renouvellements dans l'Eglise. Extraordinaire. L'homme lui-même était étonnant. Un homme filiforme, le visage agité de tics et de grimaces, grillant cigarette sur cigarette, parlant avec volubilité, mais un message qui vous allait droit au cœur, une science immense exprimée avec des mots de tous les jours.

ENCORE LE REBELLE ?

Dans cette ambiance de renouveau, nous avons pensé pouvoir alléger certaines contraintes. Nous devions dire le chapelet chaque soir sur la terrasse, en petits groupes et en latin. Nous le faisons parfois en français : certains séminaristes, en nous croisant, manifestaient par des gestes leur désaccord.

Il y avait aussi la question du chapeau. Le port du chapeau était obligatoire. Quelquefois, à l'heure de la promenade, le supérieur se postait près de la porte. Celui qui n'avait pas son chapeau devait remonter dans sa chambre le chercher. Un jour, nous étions trois à sortir (on était obligé de sortir par trois au minimum, même pour acheter un carnet ou un tube de dentifrice), nous n'avions pas pris les chapeaux. Nous tombons sur le supérieur qui nous renvoie les chercher. Alors, pour faire bonne mesure, nous sommes allés dans un débarras où il y avait de vieux vêtements, chacun a pris un chapeau, un camail et un parapluie, et nous nous sommes présentés à la porte. Le Père Barré a secoué la tête en disant : « Ce n'est plus de l'obéissance, c'est de la provocation ! » C'était vrai. Et nous étions contents de notre « coup ». Mais c'était encore une mauvaise note sur mon ardoise.

Pendant ce temps, la Grégorienne continuait ses cours. Noël approchait. Avant la dispersion des vacances, les séminaristes avaient organisé, selon la coutume, une petite séance récréative. Nous avons formé un petit groupe de chants et nous avons mimé *Adèle*, déguisés en marins, avec de petits bérets à pompon : *C'était un pauvre marin qui revenait de guerre...*

Car elle est morte Adèle...

Le corps professoral n'a pas aimé, la chanson a été jugée vulgaire, et nous avons été réprimandés.

Ensuite, la plupart des séminaristes sont partis en vacances, soit en famille soit en randonnée touristique en Toscane ou en Sicile. Je faisais partie du petit reste qui n'avait guère les moyens de voyager. Nous avons réussi à trouver un vieil électrophone, et le 31 décembre à minuit, au passage de la nouvelle année, nous avons mis la musique à fond dans la cour centrale et nous sommes passés de chambre en chambre pour souhaiter la bonne année à ceux qui avaient commencé à dormir. A chaque fois, la victime de ce réveil soudain se joignait à la joyeuse troupe pour continuer la tournée. Le supérieur avait tout entendu, mais il n'avait pas osé se montrer, peut-être pour ne pas être tenté d'entrer lui aussi dans la ronde. Le lendemain, après la messe, il a

réuni le petit reste pour nous passer un savon : conduite indigne. Qui avait eu l'idée ? Tous, personne spécialement. Mais quel était le plus ancien ? C'était moi, le seul prêtre du groupe. J'aurais dû empêcher ces amusements de gamins. Une mauvaise note de plus sur mon ardoise.

Une autre allait venir peu après. Le Père Raymond PANNIKAR, prêtre indien, théologien réputé mais illisible, était aumônier de l'Université de Rome. Il demandait deux jeunes prêtres français pour célébrer la messe du dimanche avec son groupe d'étudiants français. Il ne voulait pas nous voir en soutane pour ne pas affoler le campus par une présence cléricale trop voyante, car il faisait appel à de nombreux prêtres de langues diverses. Au séminaire, la soutane était obligatoire. Nous sortions donc en soutane, et nous allions nous changer chez les amis d'un séminariste qui habitaient tout près : nous déposions la soutane et prenions des habits civils. Or, un dimanche, j'étais invité pour midi à la maison des SMA – alors installés dans un immeuble de location pendant la construction de la nouvelle maison. J'étais en retard, je n'ai pas eu le temps de venir me changer et suis allé à la maison SMA directement, en civil. Le Père MONDE, Supérieur Général, hollandais à l'esprit large, lui-même presque toujours en clergyman, aurait compris, mais le Vicaire général était le Père Joseph GUERIN, un homme strict et traditionaliste. Il n'a pas aimé.

Après la fête, il a téléphoné au Père Barré pour savoir si c'est lui qui permettait à ses prêtres de sortir en civil. Certainement pas, lui fut-il répondu. L'ardoise se remplissait dangereusement !

Cette fois, c'en était trop. C'était, comme on dit du côté français des Alpes, la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Le père Barré a dit : « Ce Carteron, je n'en veux plus, qu'il aille finir son année aux Missions Africaines ! » Le Père Guérin a dit : « Je n'en veux pas ici. Qu'il rentre à Lyon ! » A Lyon, où le Père Bruyas voulait me mettre quelques mois au Séminaire en attendant d'aller passer les certificats de licence en fin d'année à Rome, le Père Falcon a dit (m'a-t-on rapporté) : « Il n'est pas question qu'il vienne mettre aussi le désordre chez moi. Envoyez-le le plus loin possible. » Licencié, je l'ai été, mais pas en théologie !

Et le Conseil Provincial, une fois de plus, s'est souvenu de la bienveillance de Dieu et m'a remis au Supérieur régional de Côte d'Ivoire, qui venait de perdre plusieurs prêtres dont le Père Jean-Claude DENNIEL, tué dans un accident de voiture le jour de ses dix ans d'ordination, le 11 février 63. Le Conseil lui proposait de me mettre à Béoumi auprès du Père Joseph PUAUT, un homme d'expérience, pour qu'il fasse mon initiation à l'Afrique en attendant une nomination définitive.

Et c'est ainsi qu'au début du mois de mars j'ai pris le bateau pour Abidjan. Le Père André LOMBARDET, supérieur régional, m'y attendait. Après une nuit à Dabou, où il commençait à construire une nouvelle maison Régionale, tout près de l'ancienne, il m'a lui-même conduit en voiture jusqu'à Béoumi.